

Avec l'ex-impératrice Zita dans un château du Bourbonnais

LA ROMANTIQUE SOUVERAINE S'EST RETIRÉE CHEZ SON FRÈRE, LE PRINCE SIXTE DE BOURBON

(De notre envoyé spécial Roger VAILLAND)



L'ex-impératrice monte dans sa voiture devant le château de Bozi.

Beaumont-Bourbonnais, 13 Août.
Trois collines entre-croisées leurs pentes molles autour du bourg. À mi-hauteur de deux d'entre elles, il y a un vieux château ; deux vieux châteaux très charmants, presque trop charmants, trop vieille France, trop bonne vieille France, telle que l'aiment les Américains.
Au sommet de la troisième, il y a une grande bâtisse à tourelles, pas belle du tout, un vrai château historique dans la genre de ceux qui bâillaient les architectes de la fin du siècle dernier. Il appartient au prince Sixte de Bourbon-Parma et il abrite, depuis quelques jours, sa sœur, l'ex-impératrice Zita.
Des ondulations très douces, une terre riche, de haies de frênes et de populus, des haquets de myrtes, beaucoup de routes et de chemins, une maison en vue à chaque tournant, de grosses vaches blanches dans chaque pré, une lumière tendre et enveloppante ; un ciel paysage calme et mesuré pour servir de retraite à la plus romantique des femmes.
Qui donc s'attendrait à trouver, au cœur de ce sage Bourbonnais, celle qui, par son mariage d'amour avec l'archiduc Charles, défut dix ans d'effort politique de l'Allemagne en Europe centrale ?
Celle qui, en 1918, en pleine guerre, fut couronnée à Budapest, reine de Hongrie et impératrice d'Autriche au milieu de toute la noblesse magyare à cheval et parmi les acclamations d'un peuple délirant ?
Celle qui, en 1918, alors que les armées des empires centraux commençaient à piler, éboulaissent Constantinople par ses faits ?
Celle qui, trois ans plus tard, s'échappait en avion de la terre d'exil tombait sur Budapest, reconquerra son trône, épouvantait l'Europe, succombait, puis, comme il arriva à d'autres, retournait vers l'exil, poursuivie sur un croiseur britannique.
Zita l'héroïque, l'indomptable (elle n'a jamais abdiqué), la magnifique, la vaillante. C'était elle que je venais voir ici.

— Rien entendu, répondit-je.
Alors il s'enquit de moi-même et nous finissâmes par découvrir que nous avions de lointains parents qui étaient cousins. Ce fut la claf.

— Eh bien ! me dit-il, l'attitude de l'impératrice est tout à fait Adélaïde.
— Chaque matin, elle se lève à sept heures et se présente à sa modeste Adélaïde, pour le message que je dis à sept heures et demie.

— Elle y vient accompagnée de ses huit enfants, les archiducs Othon, Ro-



L'ex-impératrice Zita (en cravate) accompagnée d'une dame de sa suite et de l'archiduchesse Adélaïde quitte les bords de l'Allier où elle a surveillé le bain de ses enfants.

— Le curé du conseil très bien, m'avait-on dit à l'église.
J'allai voir le curé et je le trouvai sur le seuil de son presbytère, fermé par une authentique grille de troisième siècle.
Grand et maigre, le curé de Besson pourrait paraître un ascète. Mais il semble, par ses gestes et par les modulations de sa voix, vouloir louer le parfait amoniteur du château, tel qu'on le voit dans les comédies de Molière.
Tout de même, son abord fut rude.
— Au moins, dit-il, votre journal est-il bien pensant ?

best, Félix, Charles-Louis, Rodolphe, les archiduchesses Adélaïde, Charlotte, Elisabeth, des dames de sa suite et de son secrétaire.

— Deux fois par semaine, c'est moi qui vais dire la messe dans la chapelle du château.
— A neuf heures, petit déjeuner.

(Lire la suite en troisième page)

Paris-soir Avec l'ex-impératrice Zita dans le Bourbonnais

(De notre envoyé spécial Roger VAILLAND)

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE
Le Français s'écrit, l'impératrice répondit sous très abondant courtois et le regard.
Le vers, trois heures, promenant en famille dans le parc du château.
— De cinq à sept, travail.
— A neuf heures, Sa Majesté se retire dans sa chambre.
L'impératrice est très cultivée, elle lit beaucoup et se tient au courant de tous les livres parus. L'archiduc Othon, qui a 21 ans, vient d'être fait docteur en droit et il a reçu une éducation qui serait digne d'un prince destiné à un trône. Sa sœur Adélaïde, qui n'a que 12 ans, est déjà bachelière.

Le ciel était plein d'étoiles et il y avait à l'horizon une grosse lune cuivrée.
— Eh bien ! lui dis-je, y a-t-il de jolies filles ici ?
— Oh ! oui, dit-il.
— Et alors ?
— On va se promener sur ces chemins.
— Hélas ! il en fut à me montrer des photos.
— Et les gens du château, lui demandai-je, les voit-on souvent ?
— Oh ! me dit-il, il y a une fille qui est très belle.
— Quel don ?
— L'archiduchesse Adélaïde. Elle est grande, elle a de beaux yeux, elle est sportive.
— Mais où les voit-on ?
— Eh ! bien, voilà, ils vont tous les après-midi se baigner dans l'Allier et je sais où.

La comtesse m'a dit...
Et me vint devant la grille du vieux château de la comtesse de Bourbon-Parma, mère de l'épouse du prince Xavier de Bourbon-Parma, frère de l'ex-impératrice Zita.
Deux très gracieuses jeunes filles se tenaient près d'une de ces statues romaines qui, pour nos yeux de 1933, évoquent les chefs-d'œuvre de l'art africain.
— Très claires, cheveux clairs, vigoureux et avoués en même temps, d'incontestables aryennes, et le nez bien caractéristique des Bourbons. C'était les deux filles du comte de Gontaut-

L'impératrice
Au cœur de ces paysages merveilleux, le lit ravagé de l'Allier présente, lui, un caractère romantique.
De minces filets d'eau se fraient péniblement leurs tortueux dans une plaine de sable et de pierres. De chaque côté, de tristes danses se bécotaient de minces tourelles.
Lorsque j'arrivai, un corbeau se leva.



L'ex-impératrice Zita (en cravate) sort de l'église de Besson, après la messe matinale. A l'arrière-plan, en manteau gris, l'archiduchesse Adélaïde. On aperçoit derrière l'épouse de la jeune fille, le visage de l'archiduc Othon.

Biron, petites-filles de la comtesse de Bourbon-Parma.
— Je n'ai pas de robe avec beaucoup de fraîcheur et de charme quand elles apprenent le but de mon voyage.
— Vous êtes très jeune, l'impératrice, me dirent-elles, et personne ne vous dirait rien d'intéressant.
— Vous êtes jeune, dit-je, votre sœur Othon ne vous parle-t-elle pas, quelquefois de ses projets ? Quand vous vous promenez ensemble dans ce beau parc, se vous confie-t-elle pas qu'il espère un jour porter la couronne de saint Etienne dont il est le légitime héritier ?
— Ah ! ah ! firent en riant les deux jeunes filles, nous ne vous le dirons pas.

lourdement d'un banc de sable et battit des ailes vers un ciel bas et chargé, précurseur d'orage.
Pierrot, le fils du maréchal ferrant, trotta devant moi. Souleva le soufflet derrière son bouquet de saules.
— Tu y es, me dit-il.
— Un peu plus loin, une grande femme mince, toute vêtue de noir, une grande capeline de paille noire sur ses cheveux, se tenait debout et immobile sur le bord de l'eau.
Elle pécétait. Son regard suivait le bouchon, emporté par le courant. D'un geste elle ramassait la ligne, la laissait de nouveau glisser, la ramassait de nouveau. Pas un autre mouvement.
Près d'elle, une jeune fille en peloton de lain, attendait dans l'herbe, fielle.
— Un peu plus haut, plusieurs garçons et fillettes s'ébattaient dans une anse où l'eau agitée soulevait plus tranquillement.
Je m'approchai.
— Pardieu, Madame, demandai-je, voudriez-vous m'indiquer le chemin de Besson ?
— Parfaitement, Monsieur, vous n'avez qu'à prendre le premier sentier sur votre droite, puis la route à gauche.
— Et trouveriez-vous alors facilement le château de Bozi ?
Le visage se tourna vers moi ; un visage encore jeune, de grande pureté, mais très vivante, un menton volontaire. Puis, après un silence, la voix dit :
— N'importe, quel village pourra vous l'indiquer ?
— Et savez-vous que l'impératrice Zita recevra un journaliste ?
— Je ne le pense pas, monsieur.
— Ne croyez-vous pas qu'elle voudra écouler pour lui quelques heures de son prestigieux passé ?
— Elle ne veut pas être troublée dans sa retraite.
— Ne croyez-vous pas, Madame, qu'elle vous aura moins lui dira qu'elle n'a pas perdu tout espoir en l'avenir ?
— Elle a des enfants, et il est des esprits dont on n'a pas le droit de parler. Adieu, Monsieur.

— Mais...
Sans doute, comme me l'avaient dit les charmantes filles du comte de Gontaut-Biron, je n'aurais jamais vu l'impératrice.
— Mais, dans la soirée, je fis la connaissance de l'archiduc Othon, qui a 21 ans, vient d'être fait docteur en droit et il a reçu une éducation qui serait digne d'un prince destiné à un trône. Sa sœur Adélaïde, qui n'a que 12 ans, est déjà bachelière.
— C'est vrai, monsieur, l'archiduc revient seulement de Saint-Etienne.

— Je n'ai pas de robe avec beaucoup de fraîcheur et de charme quand elles apprenent le but de mon voyage.
— Vous êtes très jeune, l'impératrice, me dirent-elles, et personne ne vous dirait rien d'intéressant.
— Vous êtes jeune, dit-je, votre sœur Othon ne vous parle-t-elle pas, quelquefois de ses projets ? Quand vous vous promenez ensemble dans ce beau parc, se vous confie-t-elle pas qu'il espère un jour porter la couronne de saint Etienne dont il est le légitime héritier ?
— Ah ! ah ! firent en riant les deux jeunes filles, nous ne vous le dirons pas.

Stéphane Bern eut en Roger Vailland un talentueux prédécesseur...

Paris-soir LUNDI 14 AOÛT 1933
GRAND QUOTIDIEN D'INFORMATIONS ILLUSTRÉES

Quand on songe à Roger Vailland, grand reporter, c'est l'envoyé spécial à l'étranger qui vient à l'esprit... Mais il fut aussi chargé de traiter des faits divers, et des sujets qualifiés à présent de « pipeule »... En voici l'un des plus distrayants exemples, son reportage au château du prince Sixte de Bourbon-Parme, à Bessin-en-Bourbonnais, daté du 13 août 1933, aux trousseaux de l'ex-impératrice Zita, épouse de Charles I^{er}, ex-impératrice d'Autriche, de Hongrie, ex-reine de Bohême. Fille de Robert I^{er} de Parme et de Maria Antónia de Bragança, infante du Portugal, Zita (potentielle future sainte Zita après celle de Lucques...) et ses enfants, après un long périple européen, trouvèrent un temps refuge en France (qu'ils retrouveront en 1940 au château du Vieux-Bois, avant de s'installer à New York puis au Québec). C'est au Vieux-Bois que Vailland se rend en août 1933. Voici le texte de son reportage, quelque peu infructueux — car il n'est pas certain que la « grande femme mince, toute vêtue de noir (...) immobile sur le bord de l'eau » fut l'ex-impératrice, même si le photographe, non crédité, parvint à saisir son sujet de loin à d'autres occasions. Mais peu importe... De nos jours, Stéphane Bern ne ferait sans doute pas mieux. JEF T.

Avec l'ex-impératrice Zita dans un château du Bourbonnais

LA ROMANTIQUE SOUVERAINE S'EST RETIRÉE CHEZ SON FRÈRE, LE PRINCE SIXTE DE BOURBON

(De notre envoyé spécial Roger Vailland)

Bessin-en-Bourbonnais, 13 août

Trois collines entrecroisent leurs pentes molles autour du bourg. À mi-hauteur de deux d'entre elles, il y a un vieux château ; deux vieux châteaux très charmants, presque trop charmants, trop vieille France, trop bon *old France*, telle que l'aiment les Américains.

Au sommet de la troisième, il y a une grande bâtisse à tourelles, pas belle du tout, un vrai château historique dans le genre de ceux que bâtissaient les architectes de la fin du siècle dernier. Il appartient au prince Sixte de Bourbon-Parme et il abrite, depuis quelques jours, sa sœur, l'ex-impératrice Zita.

Des ondulations très douces, une terre riche, des haies de frênes et de peupliers, des bouquets de noyers, beaucoup de routes et de chemins, une maison en vue à chaque tournant, de grosses vaches blanches dans chaque pré, une lumière rousse et enveloppante : quel paysage calme et mesuré pour servir de retraite à la plus romantique des femmes.

Qui s'attendrait à trouver, au cœur de ce sage Bourbonnais, celle qui, par son mariage d'amour avec l'archiduc Charles, défit dix ans d'effort politique de l'Allemagne en Europe centrale ?

Celle qui, en 1916, en pleine guerre, fut couronnée, à Budapest, reine de Hongrie et impératrice d'Autriche au milieu de toute la noblesse magyare à cheval et parmi les acclamations d'un peuple délirant ;

Celle qui, en 1918, alors que les armées des empires centraux commençaient à plier, éblouissait Constantinople par son faste ;

Celle qui, trois ans plus tard, s'échappait en avion de la terre d'exil, tombait sur Budapest, reconquerrait son trône, épouvantait l'Europe, succombait, puis comme il arriva à d'autres, retournait vers l'exil sur un croiseur britannique.

Zita l'héroïque, l'indomptable (elle n'a jamais abdiqué), la magnifique, la vaincue. C'était elle que je venais voir ici.

Le curé m'a dit...

— Le curé la connaît très bien, m'avait-on dit à l'auberge.

J'allai voir le curé et le trouvai sur le seuil de son presbytère, fermé par une authentique grille du treizième siècle.

Grand et maigre, le curé de Besson pourrait paraître un ascète. Mais il semble, par ses gestes et par les modulations de sa voix, vouloir jouer le parfait aumônier du château, tel qu'on le voit dans les comédies de Musset.

Tout de même, son abord fut rude.

— Au moins, dit-il, votre journal est-il bien pensant !

— Bien entendu, répondis-je.

Alors il s'enquit de moi-même et nous finîmes par découvrir que nous avions de lointains parents qui étaient cousins. Ce fut la clef. [Note: toute tentative de retrouver le nom de l'ecclésiastique est restée vaine ; si l'abbé Anquetil (1755-1826) a laissé quelques traces dans les parages, rien sur le curé des années 1930 ; faire valoir des origines communes est un vieux truc de journaliste de terrain, mais je ne veux imaginer que Vailland se soit inventé une généalogie... bidon].

— Eh bien ! me dit-il, l'attitude de l'Impératrice est tout à fait édifiante.

» Chaque matin, elle daigne honorer de sa présence ma modeste église, pour la messe que je dis à sept heures et demi.

» Elle y vient accompagnée de ses huit enfants, les archiducs Othon, Robert, Félix, Charles-Louis, Rodolphe, les archiduchesses Adélaïde, Charlotte, Élisabeth, des dames de sa suite et de son secrétaire.

» Deux fois par semaine, c'est moi qui vais dire la messe dans la chapelle du château.

» À neuf heures, petit déjeuner.

(Lire la suite en troisième page)

[Note : *rappel du titre, et « de notre envoyé...»*]

» Jusqu'à midi, travail. L'impératrice dépouille son très abondant courrier et y répond.

» Vers trois heures, promenade en famille dans le parc du château.

» De cinq à sept, travail.

» À neuf heures, Sa Majesté se retire dans sa chambre.

» L'impératrice est très cultivée, elle lit beaucoup et se tient au courant de tous les livres qui paraissent. L'archiduc Othon, qui a 21 ans, vient d'être fait docteur en droit et il a reçu une éducation qui serait digne d'un prince destiné au trône. Sa sœur Adélaïde, qui n'a que 18 ans, est déjà bachelière.»

La comtesse m'a dit...

Et me voici devant la grille du vieux château de la comtesse de Bourbon-Busset, mère de l'épouse du prince Xavier de Bourbon-Parme, frère de l'ex-impératrice Zita.

Deux gracieuses jeunes filles se tenaient près d'une de ces statues romanes qui, pour nos yeux de 1933, évoquent les chefs-d'œuvre de l'art africain.

Yeux clairs, cheveux clairs, vigoureuses et sveltes en même temps, d'incontestables aryennes [Note : *chercher Roger Vailland et Gobineau...*], et le nez bien caractéristique des Bourbons. C'étaient les deux filles du comte de Gontaut-Biron, petites-filles de la comtesse de Bourbon-Busset.

Elles se mirent à rire avec beaucoup de franchise et de charme quand elles apprirent le but de mon voyage.

— Vous ne verrez pas l'impératrice, me dirent-elles, et personne ne vous dira rien d'intéressant.

— Tout de même, dis-je, votre cousin Othon ne vous parle-t-il pas, quelquefois, de ses projets ? Quand vous vous promenez dans ce beau parc, ne vous confie-t-il pas qu'il espère un jour porter la couronne de saint Étienne dont il est le légitime héritier ?

— Ah ! Ah ! firent en riant les deux jeunes filles, nous ne vous le dirons pas !

Quelques instants plus tard, je me trouvais assis dans la cour du château en leur compagnie et en celle de la comtesse. La vieille dame me parlait de la vie digne et retirée de l'ex-impératrice.

— *She says him only well known things* (elle lui dit seulement des choses bien connues), dit l'une des jeunes filles à l'autre.

— *Beware*, fit l'autre, *perhaps he speaks English*. (Attention, il parle peut-être anglais.)

— *Perhaps*, fis-je.

Il y eut un grand éclat de rire. Cependant la comtesse et moi nous parlions de l'utilité des voyages pour former les jeunes gens.

— Ainsi, me dit-elle, l'archiduc Othon rentre main-

tenant de l'étranger.

— D'Europe Centrale ? demandais-je.

Alors, une des jeunes filles interrompit brusquement :

— Voyons, grand'mère, tu sais bien qu'Othon revient de passer quelques jours à Saint-Étienne.

— C'est vrai, monsieur, l'archiduc revient seulement de Saint-Étienne. [Note : *habile procédé laissant présumer que l'on dissimule à l'envoyé spécial des secrets qu'il serait peut-être en mesure de percer.*].

Mais...

Sans doute, comme me l'avaient dit les charmantes filles du comte de Gontaut-Biron, je n'aurais jamais vu l'impératrice.

Mais, dans la soirée, je fis la connaissance du fils du maréchal ferrant de Besson. C'est un charmant garçon de quatorze ans, mine rose, cheveux en bataille, frimousse éveillée et dans chaque mot l'adorable accent du Bourbonnais.

Nous allâmes nous promener ensemble dans les chemins voisins du bourg. [Note : *lignes manquantes dont l'indispensable présence a dû échapper à la vigilance du relecteur «de marbre», puis...*] (...) lourdement d'un banc de sable et battit des ailes vers un ciel bas et chaud, précurseur d'orage.

Pierrot, le fils du maréchal ferrant, trottait devant moi. Soudain il s'effaça derrière un bouquet de saules.

— Tu y es, me dit-il.

Un peu plus loin, une grande femme mince, toute vêtue de noir, une grande capeline de paille noire sur les cheveux, se tenait debout et immobile sur le bord de l'eau.

Elle pêchait. Son regard suivait le bouchon, emporté par le courant. D'un geste, elle ramenait la ligne, la laissait de nouveau glisser, la ramenait de nouveau. Pas un autre mouvement.

Près d'elle, une jeune fille en peignoir de bain, étendue dans l'herbe, lisait.

Un peu plus haut, plusieurs garçonnetts et fillettes s'ébattaient dans une anse où l'eau apaisée coulait plus tranquillement.

Je m'approchais :

— Pardon, Madame, demandais-je, voudriez-vous m'indiquer le chemin de Besson ?

— Parfaitement, Monsieur, vous n'avez qu'à prendre le premier sentier sur votre droite, puis la route à gauche.

— Et trouverais-je alors facilement le château de Boşpt ? [Note : sic, *parfois orthographié Boştz, mais cette variante, Boşpt, est une coquille*].

Le visage se tourna vers moi : un visage encore jeune, de grands yeux clairs très vivants, un menton volontaire. Puis, après un silence, la voix dit :

— N'importe qui, au village, pourra vous l'indiquer.

— Et pensez-vous que l'Impératrice Zita y recevra un journaliste ?

— Je ne le pense pas, monsieur.

— Ne croyez-vous pas, Madame, qu'elle voudra au moins lui dire qu'elle n'a pas perdu tout espoir en l'avenir ?

— Elle a des enfants et il est des espoirs dont on n'a pas le droit de parler. Adieu, Monsieur.

La jeune fille aussi avait levé les yeux. Elle me regardait avec des yeux moqueurs. Il y avait dans son visage toute cette malice et tout cet esprit qu'on remarqua si vivement lorsqu'en 1910 la princesse Zita de Bourbon-Parme fit ses débuts à la cour de Vienne et conquit le cœur de l'archiduc héritier Charles de Habsbourg.

Roger Vailland

Il ne faut bien sûr pas lire ce genre de reportage avec nos yeux du ^{xxi}e siècle. Avant la Libération, les monarques font largement davantage l'objet d'attentions dans la presse « courante »... Sur la même page 3, Albin Huart rapporte les propos du prince Nicolas de Roumanie qui s'excuse de n'avoir pu rejoindre à temps le « *concours d'élégance féminine en automobile* » qui se tient dans les nouveaux thermes d'Aix-les-Bains : « *Mes accus se sont vidés dans la nuit* ». Le décès du prince Joachin Murat sera mentionné en première page de *Paris-Soir* le 3 novembre 1932. La diplomatie française reste très attentive aux évolutions des pays remodelés (Roumanie et autres...) après les traités de 1918. L'attention portée aux Balkans et aux entités de l'ex-empire austro-hongrois (le Banat qui s'étendait sur la Serbie, la Hongrie, et l'actuelle Roumanie occidentale en est un exemple) est vive...

Il est facile de se gausser de l'article de Vailland qui, après un plantage, se « rattrape aux branches ». Sans doute envoyé pour sonder les intentions du prince Othon et de l'ex-impériale famille, il livre un papier que le lectorat de *Paris-Soir* apprécie sans doute. Il fait du remplissage, tire à la ligne, donne dans la couleur locale. Un rédacteur en chef disposant d'un papier d'encombrement équivalent eut sans doute « marbré » – différé la parution de – celui de Roger Vailland (puisque'il ne s'agit pas d'actualité chaude) et lui aurait demandé de sabrer (ou l'aurait fait faire). Il y a indubitablement un côté journaliste débarqué en terrain inconnu (encore à présent, le chauffeur de taxi conduisant à la ville principale depuis l'aéroport représentera parfois à lui seul l'opinion publique de toute une population...). Mais même en admettant que Vailland ait quelque peu bidonné (et que la dame en noir n'eût été qu'une gouvernante, ou une suivante de l'impératrice, et non elle-même comme il suggère de le supposer), eh, au final, c'est bien mené.

Les légendes des photos (prises antérieurement ou ultérieurement ; il est très douteux que Vailland ait été chargé de réaliser des prises de vues), valent d'être aussi retranscrites :

* « *L'ex-impératrice monte dans sa voiture devant le château de Boszi (sic)* » ;

* « *L'ex-impératrice Zita (en avant) accompagnée d'une dame de sa suite et de l'archiduchesse Adélaïde quitte les bords de l'Allier où elle a surveillé le bain de ses enfants* » ;

* « *L'ex-impératrice Zita (en avant) sort de l'église de Besson, après la messe matinale. À l'arrière-plan, en manteau gris, l'archiduchesse Adélaïde. On aperçoit derrière l'épaule de la jeune fille, le visage de l'archiduc Othon* ».

Je mets au défi quiconque de discerner « *le visage de l'archiduc Othon* » sur cette photo tramée. Enfin, quand un photographe de *Paris-Soir* a l'occasion de faire figurer sur la photo le journaliste en compagnie du sujet principal, il ne la rate pas. Il est possible que le photographe fût venu ou vint « en planque ».

Et puis, il faut tenir compte du contexte... Page 3 encore, ce titre « *Flâneurs et provinciaux sont aujourd'hui les maîtres de Paris* ». C'est signé des initiales R. B. et il s'agit d'évoquer les Grands Boulevards déserts, et « *les rêveurs, les poètes, les touristes, qui, de grand matin, purent s'en aller librement à travers la capitale* » de ce Paris qui ne retient que les classes laborieuses à l'époque de la canicule. C'est ce que l'on dénomme un marronnier (article récurrent de saison). 48 lignes superflues, sur deux colonnes, qui auraient pu être reprises, à peu près à l'identique, d'une édition des étés précédents.

Enfin, il convient de relever la cohérence du style journaliste de Vailland avec celui des confrères de l'époque (notamment pour les dialogues, les « *lui dis-je* », &c.). Hormis quelques « m'as-tu-vu » du journalisme d'à présent (pour la plupart collaborateurs extérieurs, écrivains invités...), la tendance est à escamoter – ou éluder, condenser – les questions pour donner plus d'ampleur aux réponses.

Trop, à mon sens et humble avis, discutables, d'études universitaires négligent l'approche des textes d'écrivains passés par le journalisme en connaissant mal de ce que fut, reste, le style journalistique (ce qui n'empêche pas des universitaires de broder sur le sujet ; mais on entend encore fréquemment des directrices et directeurs de thèses s'exclamer : « *mais c'est du style journalistique !* »). C'est peut-être – aussi – pourquoi ce « nanar » de Vailland vaut d'être reproduit et porté à l'attention...

JEF TOMBEUR